

Études littéraires africaines

Vers une francophonie transnationale

Ninon Chavoz



Number 55, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106470ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1106470ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chavoz, N. (2023). Review of [Vers une francophonie transnationale]. *Études littéraires africaines*, (55), 133–136. <https://doi.org/10.7202/1106470ar>

À PROPOS.... D'UNE NOUVELLE CONCEPTION DE LA FRANCOPHONIE

Parlez-vous français ou parlez-vous en français... ? Et le cas échéant, déclinez-vous « français » au pluriel ou au singulier ? En faites-vous siffler le « s » silencieux ou en corrigez-vous scrupuleusement les incorrections, armé de la fameuse « Grammaire Clauzius-Petitpas, simple et complète » qu'imagine le Belge Jean Muno dans son Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon ? L'ouvrage collectif récemment paru sous la direction de Maxime Del Fiol sous le titre de Francophonie, plurilinguisme et production littéraire transnationale en français depuis le Moyen Âge¹ œuvre utilement à la dénationalisation de la langue française qui avait déjà été illustrée il y a une dizaine d'années par French Global² et qui a été, par ailleurs, préconisée par le philosophe Achille Mbembe ; estompant les barrières entre littératures françaises et francophones, il entend provoquer une véritable révolution de l'histoire littéraire, dont il propose une salutaire relecture au long cours. Un bref compte rendu de l'ouvrage sera ici suivi d'un entretien mené avec le directeur de cette importante publication.

N.C.

Vers une francophonie transnationale

Francophonie, francité, francographie, littérature-monde en français... : il semblerait qu'on ne sache plus comment nommer l'important massif représenté par les écrivains dont l'œuvre se construit dans une relation différentielle au monolinguisme du français national. La difficulté n'est pas d'ordre exclusivement lexicographique : elle tient également à la définition même du périmètre littéraire ainsi délimité. D'article en article, le volume dirigé par Maxime Del Fiol, par ailleurs spécialiste de Salah

¹ DEL FIOLE (Maxime), *Francophonie, plurilinguisme et production littéraire transnationale en français depuis le Moyen Âge*. Paris : ADIREL, coll. Travaux de littérature, vol. XXXV, 2022, 442 p.

² Voir : McDONALD (Christie), RUBIN SULEIMAN (Susan), eds., *French global : a new approach to literary history*. New York : Columbia University Press, 2010, XXIV-546 p., ill ; et le compte rendu par Anthony Mangeon, in : *Études littéraires africaines*, n°34, 2012, p. 112-116.

Stétié et de Lorand Gaspard ³, rappelle une vérité souvent oubliée à l'heure des passes d'armes décoloniales : la francophonie n'est ni l'apanage des nations anciennement colonisées, ni même celui de la modernité. Autant qu'à l'Afrique (évoquée essentiellement dans l'article que Christophe Prémat consacre à « l'héritage francodexe de Senghor »), aux Antilles (représentées par Maryse Condé dans l'article d'Odile Hamot) ou au Maghreb (traité dans les articles de Camile Lotz au sujet d'Abdellatif Laâbi et de Mounira Chatti à propos d'Assia Djebar et d'Abdelwahab Meddeb), le volume fait la part belle aux francophonies européennes. Trois riches contributions (celles de Bernard Ribémont, de Jean-Marie Klinkenberg et de Laurent Demoulin, les deux dernières dialoguant étroitement l'une avec l'autre) abordent ainsi la littérature belge et saisissent le paradoxe du « belgicisme », emprunt linguistique calqué sur « l'anglicisme », à ceci près que, loin d'émaner d'une forme linguistique dominante, il serait puisé dans une langue « qui n'existe pas ». Deux articles portent sur la littérature suisse romande, du Moyen Âge (Alain Corbellari) à l'époque contemporaine (Paola Codazzi), tandis que Jeanne E. Glesener peint le riche panorama d'une francophonie luxembourgeoise largement méconnue, empruntant à Jean Portante l'étrange image de « langue-baleine » par référence au poumon gardé par les cétacés comme « vestige d'une existence antérieure », avant leur migration de la terre ferme vers les profondeurs marines.

Outre cette paradoxale ouverture géographique, dont le moindre mérite n'est pas de démontrer que les francophonies frontalières peuvent générer des identités auctoriales aussi problématiques qu'éloignées (... sans compter la révélation inattendue d'un océan au Luxembourg !), l'ouvrage coordonné par Maxime Del Fiol inscrit la question francophone dans une profondeur diachronique. On y trouve ainsi, sous les plumes de Muriel Ott et de Clothilde Dauphant, d'érudites réflexions sur la francophonie de François Villon et d'Eustache Deschamps. Plus près de nous, Corinne Saminadayar-Perrin rappelle le bilinguisme latin / français qui caractérisa, jusqu'à une date récente, l'enseignement des humanités et dont l'influence est encore perceptible dans l'œuvre de Baudelaire ou de Rimbaud. *Quod erat demonstrandum* : l'histoire littéraire française n'a jamais été – ou alors très peu – une histoire monolingue.

À cette recontextualisation globale, les différentes contributions ajoutent de précieuses mises au point, qui œuvrent à relativiser nombre de poncifs ou d'idées reçues. On se contentera ici d'en évoquer quelques-unes parmi les plus marquantes. Du côté médiéval, Florent Coste s'attaque au monument historiographique que constituent les serments de Strasbourg (842), souvent présentés comme « le seuil d'entrée académiquement et traditionnellement admis de l'histoire de la langue française » (p. 26) :

³ DEL FIOLO (M.), *Salah Stétié : figures et infigurable*. Paris : A. Baudry et Cie, coll. Les Voix du livre, 2009, 259 p ; ID., *Lorand Gaspar : approches de l'immanence*. Paris : Hermann, coll. Vertige de la langue, 2013, 572 p.

s'appuyant sur une palinodie énoncée par Bernard Cerquiglini lui-même, le critique démontre combien une telle analyse, dûment reprise de manuel en manuel, était tributaire du contexte politique où elle fut proposée, à l'époque où la construction européenne battait son plein et s'appuyait singulièrement sur le couple franco-allemand. C'est un autre mythe linguistique qu'ébranle Gilles Siouffi dans ses stimulantes réflexions sur la déterritorialisation du français au XVII^e et au XVIII^e siècle : il avance en effet que le français, loin d'avoir servi à la rédaction de tous les traités militaires et diplomatiques, aurait surtout été employé dans les textes qui prenaient acte d'une défaite française, et il invite par conséquent à ne pas surévaluer la dimension politique des francophonies d'Ancien Régime... Rainer Grutman démontre pour sa part que le mouvement symboliste, érigé au panthéon de l'histoire littéraire française, est peut-être « un mouvement francophone avant la lettre » (p. 157). Son hypothèse se fonde autant sur la nationalité des symbolistes (Belges ou Flamands comme Maeterlinck et Verhaeren, Grecs comme Jean Moréas, Américains comme Vielé-Griffin...), que sur le compagnonnage des plus illustres d'entre eux (Mallarmé, Verlaine et indirectement Rimbaud) avec la langue anglaise : les *Illuminations* ne portent-elles pas un titre anglais, désignant moins les éclairages que les illustrations ? Anthony Mangeon poursuit ce travail de déconstruction des idées reçues en renversant la partition entre littératures coloniales et littératures africaines, les secondes étant toujours supposées avoir été construites en opposition aux premières : la lecture parallèle de *Batouala* de René Maran et de *Diato* d'André Demaison permet d'ébranler cette représentation binaire et d'établir que rien, dans les thématiques abordées et dans les procédés stylistiques mobilisés, ne distingue les unes des autres – en dehors de la couleur de peau de l'écrivain. En queue de volume enfin, la contribution de Myriam Suchet démontre, s'il en était encore besoin, que les textes les plus éloignés de la norme linguistique ne sont pas nécessairement les plus périphériques : dans le *continuum* hétérolingue que la chercheuse s'emploie à dessiner, la position la plus extrême est occupée, non par Ahmadou Kourouma ou Réjean Ducharme, mais par *Le Livre* de Pierre Guyotat.

L'itinéraire critique ainsi mené aboutit à la proposition d'une histoire littéraire originale, qui ne craint pas de lire Marot à la lumière de Chamoiseau (comme le propose Jean-Charles Monferran dans son article sur la « surconscience linguistique » des écrivains français de la Renaissance), et Mallarmé à travers le prisme d'Édouard Glissant (ainsi que le suggère Rainer Grutman). L'entreprise, si elle n'est pas entièrement dépourvue d'exemples (et saura, espérons-le, inspirer nombre d'imitateurs), est immense : Maxime Del Fiol ne s'en cache pas, lorsqu'il propose d'appeler *francophone* une « histoire globale, transnationale et plurilingue des littératures de langue française depuis le Moyen Âge » (p. 17). Il faut donc rendre grâce à tous les contributeurs de cet important volume d'avoir relevé un tel défi et renouvelé profondément la teneur des débats relatifs au périmètre et à la définition de la francophonie : celle-ci, désor-

mais, n'est plus un sempiternel serpent de mer, dont les méandres remontent périodiquement à la surface des eaux, mais une langue-baleine, grosse de promesses et de souffles cachés.

Ninon CHAVOZ

Entretien avec Maxime Del Fiol

Ninon Chavoz : *Nombre d'écrivains francophones ont refusé ce qualificatif qui aurait contribué à les isoler et à les distinguer des auteurs français. La démarche que vous proposez inverse les termes du débat : au lieu de traiter les auteurs francophones comme des auteurs français, vous proposez de lire les auteurs français comme des francophones. Est-ce une façon de sortir de l'impasse où les littératures francophones se trouveraient engagées depuis le relatif échec du Manifeste pour une littérature-monde en français ?*

Maxime Del Fiol : Le mot « francophone » et la catégorie de francophonie littéraire posent au moins trois grands problèmes : un flou définitionnel, un héritage colonial et un jugement de valeur dépréciatif. D'où le rejet du terme par de nombreux écrivains, qui jugent que l'appellation *francophone* les stigmatise et les dévalorise par rapport aux auteurs français. Faut-il pour autant renoncer à distinguer les écrivains francophones et les écrivains français ? Comme le dit très justement l'universitaire québécoise Lise Gauvin : « Comment nommer les diverses littératures francophones sans les marginaliser et, d'une certaine façon, les exclure ? Comment, par contre, ne pas remarquer les spécificités de ces littératures qu'on a du mal à définir ? ». Je propose de garder le terme *francophone*, en le redéfinissant de manière plus rigoureuse, pour désigner cette « différence » à la fois culturelle et linguistique qui caractérise les écrivains francophones, et qui repose sur deux critères : leur relation d'extériorité plus ou moins importante à la culture nationale française et leur relation différentielle à la langue française. Du point de vue linguistique notamment, alors que les écrivains français entretiennent pour la plupart une relation (c'est-à-dire un ensemble de représentations et de pratiques) monolingue au français national, les écrivains francophones, dont la langue maternelle n'est pas le français ou n'est pas le français national de France, qui sont souvent bilingues, ou plus rarement plurilingues, et dont le français est la langue de création littéraire, en alternance parfois avec une ou plusieurs autres langues, ont une relation différentielle au monolinguisme du français national.

Mais il faut absolument historiciser cette différence et rappeler en même temps que, loin d'être une différence de nature, ontologique, elle est le produit d'une longue histoire politique, linguistique et culturelle qui a